



FANTÔMES DANS LA CULTURE

La dimension universelle d'une œuvre

PAR JOHANNA LASRY

La *Maison rouge* (Paris) expose actuellement l'œuvre de l'artiste rom Ceija Stojka, tout entière consacrée à son expérience de la déportation.

EXPOSITION

« CEIJA STOJKA, UNE ARTISTE ROM DANS LE SIÈCLE »

La Maison rouge
10, boulevard de la Bastille 75012 Paris
Du 23 février au 20 mai 2018



Ceija Stojka

L'œil est fermé, il s'ouvre sans ciller, d'un coup, en grand, flash, des roulettes, flash, des fleurs – jaunes et rouges –, puis maman Sidi et, au loin, le gentil petit frère Ossi, flash.

Vite, vite !

Éblouï par ces traits de pinceau cathartiques, nos yeux de spectateurs mettent du temps à s'habituer à la lumière intense, quasi stroboscopique, qui se dégage des toiles de la peintre et écrivaine Ceija Stojka (1933-2013), rescapée à 12 ans des camps d'Auschwitz-Birkenau, Ravensbrück puis Bergen-Belsen. L'artiste rom peint des champs de tournesols, des carrioles, des gens heureux. Et ça marche, ça semble conjurer le sort, ça tient à distance l'horreur : le temps d'avant la déportation resurgit, merveilleux, vivant, actuel. Ce n'est pas un souvenir, c'est là, à nouveau. Mais seulement l'espace d'un instant. Car, déjà, dans les paysages colorés d'avant la guerre, l'horizon est très haut, donnant une intensité à chaque fleur, objet,

personnage, émotion, mais semblant aussi n'offrir d'autre issue que la mort.

Battement. Flash. Quand l'œil s'ouvre à nouveau, c'est sur un paysage d'épouvante, qui le regarde, le pénètre. Ça y est, il est trop tard pour peindre le bonheur. Déjà, il s'est échappé, déjà. Comme dans le commentaire, par Jacques Lacan, du *Ravissement de Lol V. Stein* de Marguerite Duras, le beau visage de l'être aimé se décompose et laisse place à un corps décharné. C'est une expérience effroyable. On titube, on s'effondre. Ou on dessine, parce qu'on n'a pas d'autre moyen pour survivre que de transformer les cadavres atroces en fantômes bienveillants, à défaut de les faire revenir à la vie. Non, elle n'a pas le choix. Ceija Stojka, que de peindre, quarante ans après la guerre, toute sa vie qui défile devant ses yeux qui ne cilleront plus jamais. Un regard que l'ancienne déportée nous donne à supporter sur le tableau qui fait la couverture du catalogue de l'exposition. Un œil nous regarde, il est tatoué

de fils de fer barbelés, têtes de mort, croix gammées, oiseaux de malheur. Se trouvent ainsi confondus le visible et l'invisible, les symboles imprimés sur la surface de l'œil renvoyant autant au visible du vécu concentrationnaire – le bras tatoué, les yeux qui ne cillent plus, la joie mâtinée de tristesse des survivants – qu'à l'invisibilité même de leur vécu – les images qui défilent devant les yeux, le passé qui ne cesse de s'actualiser, la solitude radicale. Cicatrice à même l'iris qui en cacherait une autre, celle-là sur la rétine. Serait-ce le vœu de Ceija que de parvenir à faire se confondre, l'espace d'un instant, ses terribles images intérieures et les nôtres, lorsque nous regardons son œuvre, pour qu'enfin une « souffrance sortie de l'abîme » (pour paraphraser Aharon Appelfeld) devienne partageable ?

Lorsqu'on a affaire à de telles œuvres, il faut supporter d'être regardé par elles, avant de les voir

Prisonnière de ses images intérieures, Ceija Stojka s'évertue à donner à ressentir ce que nous n'avons pas vécu, et ce avec toute l'intensité du moment présent. Mais quand on a grandi dans un camp, au milieu des cadavres, et que manger des lacets de chaussures, « c'est la vie et rien d'autre » pour reprendre les mots d'Aharon Appelfeld dans *l'Héritage nu*, il y a encore et toujours de l'impartageable, du non-transmissible. Alors il faut aller plus loin, chercher par d'autres moyens encore à se relier aux disparus, accueillir tout signe qui laisserait supposer qu'ils sont quelque part bien vivants et en rapporter les preuves : raconter la brindille scintillant sur l'eau d'une rivière pour Aharon Appelfeld ; décrire le goût et la couleur de la sève de l'arbre qui grandit juste derrière les barbelés ou encore le sucre d'une herbe folle poussant sous l'un des bâtiments du camp pour Ceija Stojka. C'est depuis ce lieu qu'ils n'ont jamais quitté que ces artistes tentent de nous atteindre. Lieu de connexion avec leurs tendres et vivants fantômes, lieu d'entre les morts où ces enfants rescapés puisent la force d'exister parmi nous.

Au dos des tableaux, il y a des mots, des dialogues rédigés en un seul souffle, sans reprendre sa respiration : cachés aux regards, ils s'adressent aux intimes, aux chers disparus, aux fantômes bienveillants.



Le besoin est vital de se relier à ses morts pour Ceija Stojka. Et s'il faut, pour cela, affronter l'horreur en face et perdre le cillement de l'œil, l'artiste est prête au sacrifice. Ouvert, le regard intérieur cherche inlassablement à retrouver l'enfant qui saura se glisser parmi ses morts et revenir. Ceija a vécu, au sens propre du terme, cette expérience, trouvant refuge auprès des cadavres amoncelés dans la partie du camp réservée aux Roms (à qui était « refusée » la mort par gazage, trop coûteuse aux yeux des nazis). Elle donnera des prénoms à ses terribles compagnons d'infortune, les animera, leur parlera. Parler au nom des morts, mettre des mots bien vivants dans la bouche des fantômes, lui permet peut-être précisément de s'autoriser à vivre, à travers cette circulation entre présent et passé, sur le fil tendu de la vie. Et même si cette femme, qui commencera à peindre à 60 ans, est une pure autodidacte, son art n'a rien de l'art brut. S'il faut le définir, c'est davantage comme art essentiel, en ce sens qu'il pénètre au cœur de la vie et de la mort, toutes deux traversées, pour en ramener des souvenirs, sans les trier, les classer,

les dater, sans séparer parfois clairement le temps d'avant de celui d'après.

Lorsqu'on a affaire à de telles œuvres, il faut supporter d'être regardé par elles, avant de les voir. Supporter que se confondent, dans notre regard sidéré, masses de fleurs, de corps, de gens, bonheur et malheur, avant et après. Et soudain, parfois au bout de quelques jours, c'est mystérieux, on se souvient de ce qu'on a vu, mais aussi de ce qu'on n'a pas vu. On sent se dessiner en nous une ligne d'horizon qui n'existait pas l'instant d'avant, un mince fil qui sépare les tas de fleurs des tas de morts, le ciel bleu du sang. On se prend même à courir dans le champ de tournesols, vers le fond du tableau, jusqu'à disparaître. C'est peut-être dans cet instant de disparition, où se confondent regardant et regardé, que résident les fantômes, ceux de l'artiste mais aussi ceux du spectateur. Temps nécessaire à ce que la rencontre ait lieu entre nos disparus, nos absents, pour que, peut-être, ils se mélangent jusqu'à donner naissance à un nouvel être qui habitera nos pensées, rendant palpable ce qu'on pensait non partageable. Rencontre d'inconscients,

pourrait-on dire, dans cet espace ténu qui sépare la vie de la mort et où habitent nos fantômes : figures disparues, à jamais aimées, figures rappelées, figures de l'adresse, figures pour qui on peint, on écrit. Sidi, la mère de Ceija Stojka, est l'être à qui toute l'œuvre de sa fille s'adresse, l'être à travers qui l'amour circule, du pinceau à nos cœurs. Et c'est dans cet amour-là pour nos chers absents que se construit, je crois, la dimension universelle d'une œuvre. Car si une chose est sûre, c'est que des fantômes, nous en avons tous en partage.

.....
À l'occasion de l'exposition consacrée à Ceija Stojka à La Maison rouge, deux parcours croisés entre La Maison rouge et le Mémorial de la Shoah sont proposés aux élèves de 10 à 18 ans sur l'histoire et la culture tsiganes en France et en Autriche.

Mémorial de la Shoah, 17, rue Geoffroy-l'Asnier, 75004 Paris.
.....



Ceija Stojka, *Sans titre, sans date*, acrylique sur carton.

© Ceija Stojka, Adagp, 2017. Courtesy Galene Kai Dikhas